

L'ANNIVERSAIRE...

La voici encore qui rapplique, la *Semaine Rouge*, l'horrible semaine! - qui dura des mois, - où les Versaillais faisaient de Paris un charnier affreux.

Il fut un temps où les colères bouillonnaient à ces souvenirs: chacun se rappelait qui un parent, qui un ami tombé victime des massacreurs. Et, on serrait les poings! la rage montait aux lèvres...

Depuis, avec les années, l'éloignement des faits, les colères sont devenues moins chaudes, - ce qui ne signifie pas que la haine est effacée des cœurs du populo!

Alors, - y a dix ou quinze ans, - y avait un léger risque à aller au Père-Lachaise manifester au mur où furent mitraillés quelques centaines des derniers combattants de la Commune.

Je me souviens de l'une de ces manifestances. C'était en 1881 ou 1882... le rendez-vous, place de la Bastille. On en partit à quelques deux ou trois cents. Au premier rang marchaient les porteurs d'une couronne enfilée dans une grande bande d'étoffe rouge, longue de trois mètres. C'était un drapeau..., et c'en était pas un.

On enfila la rue de la Roquette, et on passa devant les quatre pierres ou, depuis, la guillotine a remplacé le poteau de Satory.

Tout du long le populo, - sans pourtant se mêler à la poignée de manifestants, - applaudissait ferme.

La réflexion d'un étudiant (car un groupe d'étudiants s'affirmant libertaires manifestait me revient en mémoire: il protestait contre le méli-mélo des manifestants, eut voulu qu'on fit bande à part, - les étudiants en un tas, les prolos en un autre.

Je vois toujours un camarade, serrant les poings, et qui voulait taper dans le nez à ce jeune bourgeois... Heureusement la police arrivait, - juste a pic! Une floppée de sergots, commissaire en tête, parlaient d'interdire le passage, voulant qu'on rengainât l'étoffe rouge qu'ils qualifiaient «*drapeau*». «*On ne parle pas!*» fut l'exclamation générale et, fonçant, on passait sans que les sergots levassent les poings.

Depuis lors, il a coulé de la boue et du sang: de la boue chez les classes dirigeantes, - du sang chez le peuple! - Depuis aussi, l'étudiant qui craignait de salir sa redingue à la veste du prolo - a grandi. Qu'est-il, maintenant? Député, patron, avocat ou jugeur?...

Heureusement, d'autres étudiants ont poussé (surtout ces derniers mois), qui semblait eut avoir le cœur mieux placé: ils se mêlent aux luttes sociales pour la pure joie des batailles et non dans l'espoir d'y décrocher une situation politique,.

Depuis en outre, la police est revenue aux traditions badingueusardes. A «*l'on ne parle pas!*» d'alors, aujourd'hui elle répliquerait en assommant et sabrant les audacieux.

Depuis, au surplus, ces manifestations ont paru un peu rengaine: aller tous les ans au Père Lachaise, à jour dit, pèleriner au mur, semble vieux jeu à beaucoup.....

Pourtant, le bouillonnement qu'amenait l'anniversaire avait son bon côté: la Commune est l'événement révolutionnaire le plus près de nous, c'est celui où nous pouvons puiser le plus d'enseignements.

Le retour de la Semaine sanglante ramenait la discussion à ce sujet.

Le grand tort de ce mouvement, - on ne le rengainera jamais trop! - a été de ne pas sortir de l'ornière gouvernementale, de ne rien voir au-delà de l'État. Quelle folie de croire qu'il suffisait de modifier son personnel, de transfuser dans cette pourriture du beau sang rouge, pour en faire un organe d'émancipation!

Comme exemple des dangers que nous serve la croyance en l'autorité, y a pas mêche de trouver mieux que la Commune.

A ceux qui se fi gurent qu'en collant à la place des panamistes actuels des hommes intègres, honnêtes jusqu'au bout des ongles, dévoués jusqu'à mort, ça marcherait chouettement, y a qu'à rappeler cette époque.

Des hommes, - et de rudes hommes! - la Commune en eut.

On a souvent raconté que pendant que Jourde protégeait bêtement les millions de la Banque (qui en douce filaient sur Versailles), sa compagne continuait à aller au lavoir... Voilà pour l'honnêteté, dans tout ce qu'elle a d'étroit.

Mais, comme riches gas: où en trouver de plus francs du collier que Varlin, que Ferré, que tant d'autres!

Y en avait pas épais à la Commune de sales bougres ayant une idée derrière la tête autre que celle de l'émancipation humaine. Tous avaient l'ardeur de la jeunesse, la foi eu l'avenir.

Eh bien, avec toute leur honnêteté, tout leur dévouement, tout leur courage, ils n'ont réussi qu'à se faire rouler.

Pourquoi? Parce qu'au lieu de se mélanger au populo pour le vivifier, pour lui souffler la conscience de lui-même, pour éveiller son initiative, ils se sont isolés de lui, ont joué aux «chefs». Toutes leurs qualités n'ont servi à rien! N'ayant pas su être autre chose qu'un gouvernement, ils étaient voués à l'impuissance.

Espérer dégotter, un de ces quatre matins, une ribanbelle de gas aussi rupins que ceux-là, - c'est beaucoup espérer... Et si on avait cette veine, à quoi ça aboutirait-il?

A rien! L'expérience du gouvernement honnête a été faite en 71 - et ce gouvernement a été aussi hébété, aussi maladroit, a eu aussi peu de flair que n'importe lequel.

Y aurait tant à débiter sur son compte!... Il suffira de rappeler qu'à l'heure ou les Versaillais entraient dans Paris, la Commune donnait un concert monstre aux Tuileries.

Quelle chance, si la terrible leçon de 1871 pouvait nous servir: nous guérir de cette imbécile crédulité en les hommes providentiels, nous apprendre qu'on ne doit pas laisser couler les événements sans s'y mêler.

Alors quand, à la prochaine, on se trouverait en face des types - honnêtes ou crapules - voulant faire notre bonheur, voulant nous gouverner, on les enverrait promener en leur disant: «*Des grosses légumes, n'en faut plus! ni vous ni d'autres... on a eu des gouvernements panachés, on a fait des tas d'expériences, - sauf une: vivre sans gouvernement... c'est de ça que nous voulons tâter aujourd'hui. Or donc, décanillez!*».

Émile POUGET.